

## Vie des arts

# Bernard Paquet : Seule, la lumière

Laurier Lacroix

---

Les 50 ans du Refus global  
Volume 42, numéro 170, printemps 1998

URI : [id.erudit.org/iderudit/53230ac](https://id.erudit.org/iderudit/53230ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN 0042-5435 (imprimé)  
1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer cet article

Lacroix, L. (1998). Bernard Paquet : Seule, la lumière. *Vie des arts*, 42 (170), 67–69.

---

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---

**érudit**

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

BERNARD PAQUET

PEINTURE

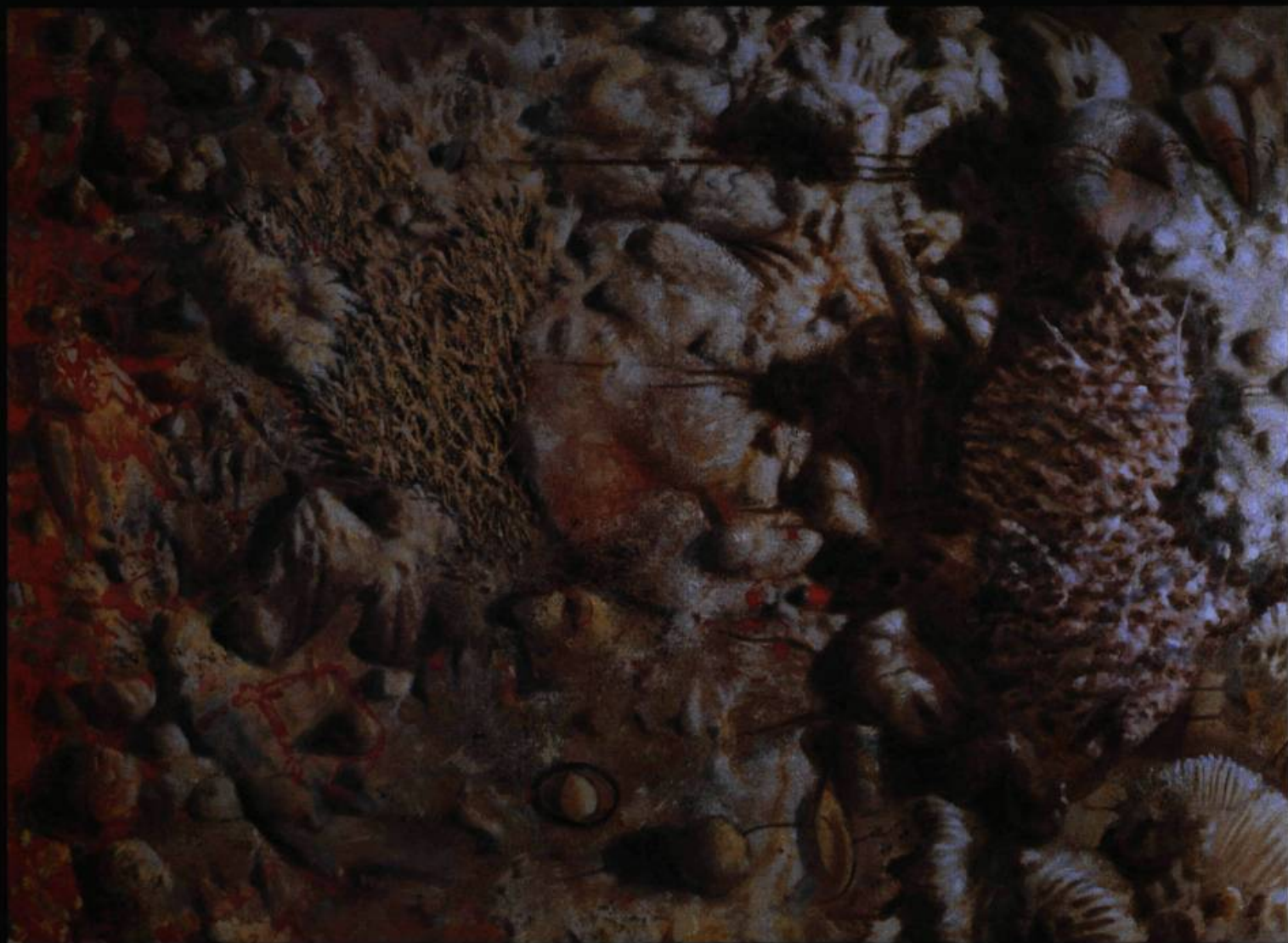
art qui se fait

# seule,

la lumière...

Laurier Lacroix

**L**A PEINTURE DE BERNARD PAQUET RESTITUE SUR LA SURFACE DU TABLEAU L'ASPECT TACTILE DE LA MÉMOIRE. IMAGES, COULEURS, FORMES SE CROISENT POUR SUGGÉRER UNE ATMOSPHÈRE QUE SEULE LA PEINTURE PEUT RENDRE.



*Solum V.A.*, Acrylique sur toile, 1998, 130 x 97 cm

Quelles sont les limites de l'expérience picturale? Les fictions que ce médium a permis d'imaginer ont-elles toutes été exprimées, et ses spécificités ont-elles été toutes parcourues, épuisant ainsi cette forme de création, la forçant à se répéter ou à toujours reprendre dans d'infimes variantes ses différentes composantes? La surface bidimensionnelle s'est prêtée à toutes les profondeurs, les limites physiques du tableau ont été explorées dans toutes les directions, la matière picturale tactile ou transparente s'est pliée à toutes les expériences. L'éclat fascinant et toujours recommencé de la couleur qui a été mélangée dans toutes les variantes tonales a-t-il encore des secrets à livrer? Tous les gestes n'ont-ils pas été posés qui rendent maintenant caduc le fait de tenir un pinceau ou d'appliquer de la matière colorée sur une surface? Peindre, ne serait-il que cela?

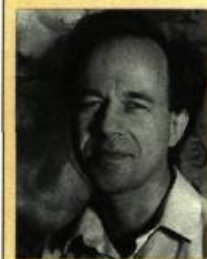
Pour sa part, le spectateur peut-il encore voir, ressentir, comprendre ce qu'il n'a pas déjà précédemment éprouvé ou appris en regardant un tableau? La peinture serait-elle donc pour le peintre seul, encore le lieu de l'apprentissage, de l'expérience, de la découverte, d'un mode de vie? Dans l'action réfléchie et irrésistible de peindre il y a

une personnalité singulière, une individualité qui prend autant de plaisir à concevoir, élaborer et reprendre le tableau qu'il y a des publics qui ont besoin de communiquer par ce doute et cette interrogation, cet espace et ce plaisir de la peinture. Comment aller au-delà de la nouveauté qui est la marque de mon ignorance, continuer sur la route exaltante mais trop balisée de la peinture?

Pourquoi continue-t-on à peindre? De nombreux artistes posent cette question par leur refus de la peinture. La pratique des peintres se dresse toujours comme un défi face à cette interrogation. Le pouvoir de la peinture permet de condenser à l'infini un même contenu par la juxtaposition d'unités et de fragments pourtant connus, dont une configuration différente livre une question, une affirmation et une poésie toujours renouvelée.

#### VERTIGE ENTRE CRÉPUSCULE ET AUBE

Au premier abord les toiles récentes de Bernard Paquet peuvent dérouter, tellement elles semblent questionner directement les limites de la peinture. Leur apparente séduction agace. La multiplication des effets picturaux connus et comme trop contrôlés



#### NOTES BIOGRAPHIQUES

**BERNARD PAQUET EST NÉ À QUÉBEC LE 9 MARS 1956. IL EST TITULAIRE D'UN DOCTORAT EN ARTS ET SCIENCES DE L'ART DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS I PANTHÉON SORBONNE (1997), D'UNE MAÎTRISE EN ARTS PLASTIQUES DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL (1988). IL A REÇU SA**

**FORMATION DE BASE À L'ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE DES BEAUX-ARTS DE PARIS (1980-1984). IL ENSEIGNE AU PROGRAMME DE DOCTORAT EN ÉTUDES ET PRATIQUES DES ARTS DE L'UQAM, AINSI QUE LA PEINTURE AU CENTRE SAÏDYE BRONFMAN. IL COMPTE PRÈS D'UNE DIZAINE D'EXPOSITIONS SOLO NOTAMMENT À LA GALERIE DU 22 MARS, À LA GALERIE ART ET ARTE (MONTRÉAL), AINSI QU'À GONESSE (PARIS). IL A PRÉSENTÉ CERTAINES DE SES CRÉATIONS À L'OCCASION D'EXPOSITIONS COLLECTIVES : TRAJECTOIRE/PEINTURE À LA MAISON DE LA CULTURE MARIE UGUAY (1997) ET LORS DU SYMPOSIUM INTERNATIONAL DE LA JEUNE PEINTURE DU CANADA À BAIE SAINT PAUL (1994). SES ŒUVRES FONT PARTIE DE COLLECTIONS PUBLIQUES : CONFÉDÉRATION DES CAISSES POPULAIRES DESJARDINS, LOTO-QUÉBEC; ET DE COLLECTIONS PRIVÉES AU ÉTATS-UNIS, AU CHILI, EN FRANCE ET À MONACO.**

irrite. Ici, le dessin semble trop assuré. Le registre coloré rabat volontairement la vivacité des teintes. La surcharge des textures et des matières qui agit comme un trompe-l'œil rebute. L'iconographie flirte avec des souvenirs de la nature, comme autant de fragments épars. Bref, tout, d'un premier abord peut sembler factice et vain. Comme l'inutile de la peinture. C'est donc vrai, la peinture serait morte, à bout de souffle. Y aurait-il un espace infranchissable entre mes limites perceptuelles et émotives et les limites de cette peinture? Quelles sont donc les frontières d'un art qui est perçu comme évident et celui qui serait plus recherché, porteur d'une émotion retrouvée, d'une facture différente, d'un message nouveau? Contrairement au livre, où le bonheur de retrouver et de reprendre agit comme



*Solum IIIA*  
Acrylique sur toile, 1997  
130 x 97 cm



*Solum II B*  
Acrylique sur toile, 1997  
130 x 97 cm

une musique, le tableau ne se hasarde-t-il pas toujours à affronter la question de ses frontières, de mes limites?

La peinture de Bernard Paquet restitue sur la surface du tableau l'aspect tactile de la mémoire. Images, couleurs, formes se croisent pour suggérer une atmosphère que seule la peinture peut rendre. La peinture est encore une fois posée comme inévitable. Les raccourcis, les croisements, les juxtapositions, les débordements, les ruptures de temps et d'espace qui abondent dans sa production se retrouvent dans la suite *Solum* sur un autre registre, plus impalpables, plus souples<sup>1</sup>. Au cœur de cette recherche se situe l'expérience de la lumière. Il faut donc retrouver ce moment où l'illumination surgit, éclabousse, écrase, s'impose et révèle à la fois. Moment pur où toute action semble suspendue, tout récit inutile, toute description incohérente. C'est le moment du regard, celui d'une vision limpide où le corps et l'esprit sont soutenus par le seul et impossible dessein de voir.

Et que donne-t-elle à voir la lumière? *Solum* suggère qu'on y contemple d'abord

l'isolement et la solitude essentielles à l'acte de création. *Solum* c'est aussi le sol et le soleil, une volonté de réconciliation de contraires, de forces opposées. *Solum* c'est le vertige entre le crépuscule et l'aube, l'espace entre deux consciences de la perception, temps d'arrêt où le regard découvre, se fixe, choisit et enregistre. Le temps du souvenir.

#### UN INVENTAIRE DU TEMPS ET DE L'ESPACE

Une surface spongieuse, cherchant à retenir, n'est en somme qu'un sable balayé par le vent. La souplesse de la matière absorbe les ombres portées, les solarisations des traces qui sont posées sur la surface. La toile devient une matière poreuse capable de figer l'empreinte de cette figuration organique et abstraite à la fois. *Solum* c'est une lumière qui cristallise toutes les traces déposées sur la toile. Vues de haut, les profondeurs sont suggérées puis aussitôt fondues sur le plan du tableau. La figure disparaît, le souvenir ne retiendra qu'un instant vague.

Les images sont construites en strates verticales, décentrées. Elles condensent une

série de fragments qui fuient par tous les côtés et défilent sans se fixer. Les toiles s'organisent par paires dans des structures inversées, multipliées, rétablies, à la poursuite du sens que ce souvenir impose. La prolifération des signes et des traces sur la surface accidentée dresse un inventaire du temps et de l'espace dans l'infime durée du regard. La structure des formes annonce que seuls l'éphémère, le chaos et la fuite ont imprimé leur marque. États que la lumière veut capter mais qui ne trouvent que les reliefs plats de la peinture pour s'infiltrer.

La peinture de Bernard Paquet restitue à la lumière son éblouissement, à l'art son aveuglement. Désir de capter la durée et le changement, de rendre le temps et l'espace dans l'expérience colorée. Limites de la peinture. □

<sup>1</sup> Voir *Salon*, entre autres, reproduit dans le no 166 de *Vie des Arts*, printemps 1997, p. 35.

**EXPOSITION**  
**SOLUM**  
DU 7 AU 29 MARS 1998  
ÉDIFICE BELGO, ESPACE 414  
372 RUE SAINTE-CATHERINE OUEST  
MONTRÉAL.